

En 1948, la mère de Robert Mosnier qui n'avait connu que la campagne Bourbonnaise, s'envole pour la Cochinchine, rejoindre son père, jeune lieutenant appelé dans un poste avancé et exposé, où sans aucune connaissance, elle exercera le métier d'infirmière auprès des troupes supplétives Vietnamiennes, avant de gagner Saigon (Ho-Chimin ville) . C'est son expérience insolite qu'elle nous conte; elle laissait à la garde des parents respectifs deux enfants en bas âge, la sœur aînée de Robert Mosnier et lui-même ...

"Aujourd'hui, alors que toute mémoire lui ait retirée, il m'a paru essentiel que ses souvenirs demeurent!" Robert Mosnier

MA VIE EN POSTE EN INDOCHINE

(Récit de Mme MOSNIER)

J'avais 23 ans. Pour rejoindre mon mari qui était en Indochine depuis 11 mois déjà, je suis partie en avion (un D.C.4), de Paris, en septembre 1948, en compagnie de l'épouse du colonel de mon mari, qui rejoignait le sien par le même avion (coïncidence évidemment). Nous nous sommes trouvées côte à côte durant le vol et ayant rapidement fait connaissance et sympathisé, nous avons partagé la même chambre durant les deux nuits très courtes passées : l'une à Nicosie (Chypre) et l'autre à Calcutta....Le voyage ayant duré plus de quatre jours avec 10 escales : Genève, Rome, Athènes, Nicosie, Bassorah, Sharjah (en Sultanat d'Oman), Karachi, New Delhi, Calcutta, Bangkok, avant d'arriver enfin, assez fatiguées, à Saïgon en Cochinchine (maintenant Hô chi minh-ville au sud du Viêt-Nam).

Mon mari m'y attendait et m'a emmenée à Cantho, petite ville au sud-ouest de Saïgon, où se trouvait sa compagnie et où résidait également son colonel, commandant le 151ème régiment d'Infanterie.

Je commençais à m'adapter à cette vie si différente de celle que j'avais menée jusque là. Lorsque mon mari fût désigné pour occuper un poste isolé situé entre Cantho et Soc-Trang ; le poste de Phung-Hiep. Logiquement, c'était la séparation, aucune épouse d'officier n'ayant jusqu'alors vécu en poste. Connaissant l'épouse du Colonel, j'ai pu obtenir l'autorisation de le suivre, à condition qu'il me cache, si une « personnalité » passait par Phung-Hiep. Nous sommes partis un matin par voie d'eau (un bras du Mékong, le Rach Cantho), les routes n'étant pas sûres, en raison des embuscades éventuelles et n'étant que très rarement ouvertes lorsqu'elles étaient protégées par l'armée.

Nous avons fait la première partie du trajet en chaloupe, voguant au milieu du fleuve, le plus loin possible des deux rives, escale à midi dans un poste situé sur notre route. La deuxième partie du trajet a été faite en L.C.V.P. (bateau blindé) car nous avons reçu quelques rafales, sans gravité heureusement, destinées à notre chaloupe. Mon mari resté sur la dunette m'avait forcée à descendre à fond de cale dans le LCVP pour plus de sécurité. On m'avait installée sur un tabouret et je trônais ainsi parmi les soldats vietnamiens et français, qui étaient plus ou moins avachis par terre autour de moi, éveillés ou endormis (il faisait très chaud). Je me sentais un peu ridicule, j'aurais préféré être aux côtés de mon mari, mais je devais obéir aux ordres, faisant ainsi l'apprentissage de la vie militaire. Pensant que c'était peut-être un avant goût de ce qui m'attendait par la suite.

Arrivés le soir à Phung-Hiep, nous avons pris possession du poste occupé précédemment par une compagnie d'une autre unité, qui avait été mutée ailleurs.

Les bâtiments étaient en dur, mais les cloisons intérieures, faites de branchages en bambous. Notre chambre séparée de celle du Commandant de

Compagnie par une cloison de ce genre, ce qui ne favorisait guère l'intimité de chacun. Le plus ennuyeux concernait les commodités installées sur pilotis, à l'extérieur du poste, au dessus du Rach-Cantho par lequel nous étions arrivés. Petite cabane de branches, reliée à la rive par une passerelle de quelques mètres de long sur 40 cm de large ; il valait mieux ne pas avoir le vertige. Chose un peu ennuyeuse pour moi, la porte de ces lieux ne montait que jusqu'à mi-hauteur. Il a fallu donc la surélever un peu, ce qui a été fait assez rapidement. Nous étions nombreux dans ce poste car la compagnie employait des supplétifs, tous vietnamiens, qui étaient là avec femmes et enfants ; logés dans des bâtiments assez légers, faits d'un toit et de branchages. Pour la toilette il n'y avait rien. Mon mari a fait installer, dans notre chambre, une douche rudimentaire faite d'un tonneau suspendu au-dessus d'une sorte de plancher aux lattes écartées qui laissaient passer l'eau que l'on tirait avec une corde permettant d'incliner le tonneau. L'eau s'écoulait ensuite tout naturellement, le sol étant une terre battue, légèrement en pente vers l'extérieur.

On s'éclairait le soir avec des manchons à gaz que venait allumer notre boy « Humbah ». Ce dernier faisait également nos lessives et repassages avec un fer rempli de braises. Il nous servait fidèlement et semblait très attaché à mon mari.

Dans la journée, nous pouvions sortir un peu du poste, sans trop de risques. J'ai pu faire ainsi la connaissance des enfants du village voisin qui ont commencé à me regarder avec une certaine méfiance (sans doute était-ce la première fois qu'ils voyaient une femme européenne).

Ils s'écartaient plutôt de moi, mais peu à peu je suis arrivée à les amadouer. Lorsque j'allais au village, ils m'entouraient et me présentaient leurs petits frères ou petites sœurs (bébés qu'ils portaient toujours sur la hanche). Tout cela sans dialogue, bien sûr, puisque nous ne parlions pas la même langue. Le plus difficile, c'était la santé des uns et des autres. La compagnie qui nous avait précédés, avait laissé une pharmacie composée de quelques remèdes plus que sommaires.

Il y avait par exemple une boîte étiquetée « charbon pour les maux d'estomac ». La vie s'installant peu à peu dans ce poste, étant donné qu'un médecin ne nous visitait qu'une fois par mois environ et que l'hôpital de Cantho ne pouvait être rejoint que pour les blessures ou maladies très graves et qu'il fallait pour cela, ouvrir la route militairement en cas de force majeure, nous avons décidé d'instaurer une visite médicale tous les matins pour les habitants du poste et les gens du village voisin. Nous avions un interprète.

Un matin, arrive un jeune vietnamien du village, qui se plaignait d'un mal d'estomac ; j'ouvre donc la boîte marquée « charbon » et lui fais avaler deux bonnes cuillerées avec un verre d'eau pour que cela passe un peu mieux, puis je passe à un autre malade. A la fin de la visite, l'interprète un peu gêné me dit : « je crois que madame a donné permanganate au lieu de charbon, car l'eau qu'il buvait était un peu violette ». Il avait malheureusement raison car les étiquettes avaient été interverties sans doute par la compagnie précédente qui avait dû se tromper (involontairement je l'espère). Me voilà affolée, incapable de retrouver mon jeune malade qui était reparti pour le village. Je suis allée trouver le commandant de compagnie et lui ai dit : « je crois que j'ai tué un homme!!! ». Il m'a regardée, un peu incrédule et a essayé de me rassurer en me disant : « Ne vous inquiétez pas trop, s'il n'est pas bien il reviendra pour se plaindre ». Je lui avais bien sûr raconté mon erreur involontaire. Il m'a conseillé de préparer un verre de lait, me disant : « s'il revient, on

En revenant un autre jour de ces travaux de défrichage, nous roulions en jeep, le commandant de compagnie, qui conduisait, son garde du corps surnommé « Jo », mon mari et moi, suivant lentement les supplétifs qui, eux, étaient à pied (le poste ne disposant pas de véhicules assez grands pour les transporter tous). Nous avons entendu soudain le sifflement de quelques balles, juste au dessus de nous. Nous nous demandions d'où elles étaient tirées, puisque nous étions sur la portion de route déjà défrichée et pas loin du poste. Pensant qu'elles venaient d'un viet camouflé on ne savait où, le commandant de compagnie (à côté duquel j'étais assise) m'a dit : « s'il y a d'autres coups de feu, n'hésitez pas à vous pencher le plus possible ; lorsqu'on peut ainsi se recroqueviller, on a moins de chance d'être atteint ». Cela n'a pas recommencé, mais j'avoue avoir eu très peur, même si je suis restée impassible, ne voulant pas le montrer.

Lorsque, arrivés près de quelques militaires qui avaient été placés en faction entre le poste et la zone à défricher et pour lesquels nous avions craint qu'ils aient été, eux aussi, attaqués, nous les avons questionnés, les trouvant heureusement, en pleine forme. La réalité était toute simple, c'était l'un d'entre eux qui avait tout naturellement (à son avis) tiré sur des oiseaux qu'il espérait abattre. Inutile de dire qu'il a été vertement sermonné et sanctionné en conséquence.

Une chose à laquelle je ne me suis jamais habituée, ce sont les serpents. Il y en avait un (un soir), tous près de notre lit et la boyesse qui préparait notre moustiquaire a poussé un tel cri, que nous nous sommes précipités, mais le serpent avait eu, peut-être, plus peur qu'elle et avait déjà disparu.

Un autre jour, au cour d'une cérémonie militaire, je ne sais plus laquelle, un vietnamien est venu me trouver, me tendant un serpent qu'il m'offrait en guise de déjeuner, mais il était encore vivant et j'ai été incapable de me contrôler pour le prendre moi-même. Heureusement notre brave Hum Bach était là, tout près et l'a pris à ma place. J'ai bien sûr remercié mon généreux donateur en lui adressant plusieurs « laï » (saluts) une fois rassurée.

La vie n'était pas monotone dans ce poste, où nous avons passé environ 6 mois. Nous étions invités à déjeuner par les Hoa-Haos, les Caõ-Daïstes, les chinois etc.... Ces derniers pour nous faire honneur, sans doute, nous avaient servi entre autres desserts, des gâteaux : bleus, blancs et rouges. Je ne sais avec quoi ils étaient teintés, surtout les bleus; c'était un peu gélatineux, mais nous n'avons pas été malades.

Nous avions à Phung-Hiep, dans le village voisin, une petite église catholique, où mon mari et moi, allions à la messe le dimanche. Le curé vietnamien (en soutane, car c'en était encore l'époque) nous avait invités après la messe, un matin, à prendre chez lui le petit déjeuner. Il s'était procuré du lait Nestlé et nous avons bu ce lait très sucré, accompagné de saucisses de chien, très salées et très grasses. C'était vraiment gentil de sa part, mais, comparé à un bon canard à l'orange, par exemple (dans le domaine du sucré-salé) c'était quand même un peu moins bon. Mais il n'y a que l'intention qui compte.

Nous recevions aussi parfois. Je me souviens d'un déjeuner où étaient invitées les personnalités du village voisin, le délégué (titre correspondant à celui du maire en France), le curé, le pasteur protestant, le chef Hao-hao, deux religieux Caõ-Daïstes et un représentant des chinois qui habitait le village. Je ne me

souviens pas des autres invités.

Je présidais la table, ayant en face de moi, comme il est d'usage, dans des cérémonies officielles, le plus important des invités (en l'occurrence, le délégué) ; il était vêtu d'un « pyjama tout neuf » (c'était là-bas, dans les campagnes, le vêtement qu'ils croyaient le plus élégant et qu'ils portaient dans les grandes occasions). Tout s'est passé au mieux ; mis à part le fait que les religieux Caõ-Daïstes, vêtus d'une toge blanche n'ont pratiquement rien avalé. Je n'ai jamais su pourquoi. Peut-être étaient-ils en période de jeûne ou bien certains plats ne convenaient pas à leur religion. Ce fût en tout cas, un repas œcuménique : le curé et nous : étant catholiques, le pasteur : étant protestant, les deux religieux : étant Caõ-Daïstes, et le délégué : pratiquant une religion inspirée du bouddhisme

Comme relation j'avais fait la connaissance d'une jeune métis de 18 ans, prénommée « Axa », avec qui je sympathisais beaucoup. Nous nous faisions des cadeaux ; pour le Noël 1948, que nous avons passé là-bas et pour d'autres occasions. Elle était de mère vietnamienne et de père hindou et tenait avec sa mère le bistro du village. Elle me mettait en garde contre certaines personnes qui étaient de mèche avec le vietminh et qui (me disait-elle) nous auraient tous tués, s'ils l'avaient pu. Parmi elles la maîtresse d'école, qui par la suite, nous avait envoyé un gâteau qui aurait pu être empoisonné, nous ne l'avons pas mangé bien sûr.

Nous avons de très bons amis vietnamiens, riziculteurs, dont la propriété se situait entre Phung-Hiep et Soctrang. Ils avaient été invités au poste et nous ont un jour rendu cette invitation. Pour arriver jusque chez eux, il fallait traverser le Rach en sampan. Comme il fallait toujours être prudent, les officiers étaient armés (discrètement bien sûr) car il y avait quand même quelques risques. Nous avons fait chez eux, un excellent repas, suivi de plusieurs réjouissances données en notre honneur. Il s'agissait d'un combat de coqs, dont, j'ai oublié l'issue, mais une autre réjouissance portait (à mon avis) assez mal son nom. Se trouvaient là deux vrais jumeaux, donc d'apparence totalement identique. Le jeu consistait à leur faire boire du shoum (j'ignore l'orthographe), alcool de riz plus qu'à satiété, jusqu'à ce que l'un d'eux s'écroule. Celui qui restait debout était, bien sûr, le gagnant. J'avoue avoir très peu apprécié ce spectacle là !!!.

La maîtresse de maison était fort sympathique, parlant parfaitement français. Nous l'avons revue, bien plus tard, lorsque nous étions à Saïgon. Elle m'avait alors emmenée au marché pour me faire choisir un tissu, voulant m'offrir une robe vietnamienne qu'elle a confectionnée elle-même. Je l'ai portée à plusieurs reprises, ainsi qu'en France, beaucoup plus tard, pour une soirée costumée et l'ai ensuite passée à plusieurs de mes petites filles.

Lui aussi, le riziculteur était très aimable, il m'avait demandé l'adresse de nos parents, en France, pour leur envoyer des colis de riz ; car en 1948, il y avait encore certains produits alimentaires qui manquaient dans notre pays, même 3 ans après la fin de la 2^{ème} guerre mondiale.

Mais revenons en Indochine.

Je me souviens d'un jour où un sous-officier français est venu me voir pour me demander de l'accompagner chez le curé du village. Il avait eu un bébé avec sa congai vietnamienne. Ce bébé d'environ 15 jours était très malade, et il voulait qu'il soit baptisé. Je l'ai, bien sûr, accompagné chez le curé, qui nous a suivis aussitôt et qui est venu voir la mère et l'enfant (qui, effectivement n'était pas

bien du tout). Ce qui m'a un peu surprise, c'est que la mère ayant dit au curé qu'elle avait déjà baptisé le bébé, le prêtre l'a crue (sans doute avait-il raison) et s'est contenté de quelques prières et l'a simplement béni. Je me souviens toujours du tout petit cercueil tout blanc que portait le père quelques jours après, le jour des obsèques....

Pour en revenir à des moments plus gais, je me souviens du 31 décembre 1948, passé avec les officiers et les sous-officiers, pour le réveillon dans la pièce qui nous servait de salle à manger. Chacun avait un cadeau et plusieurs ont chanté. Le commandant de compagnie m'ayant dit plusieurs jours auparavant que je devrais chanter aussi (j'avais une voix de soprano dans ma jeunesse, mais j'avais jusque là chanté plutôt de la musique classique, ce qui n'aurait guère convenu pour cet auditoire). J'avais demandé à mes parents de m'envoyer une partition très différente et j'avais donc reçu une chanson d'Yves Montand intitulée : « Qu'elle était verte ma vallée ».

Je me suis exécutée à capella, bien sûr puisqu'il n'y avait pas d'autre solution. Comme tous avaient éclusé pas mal de bouteilles, l'ambiance était bonne et les applaudissements l'ont été aussi. Le plus difficile pour moi, c'était d'écouter sans avoir l'air : ni trop rieuse, ni le contraire, des histoires d'hommes, plutôt salées qui, avec le champagne, se racontaient en grand nombre. Difficile également les danses (il y avait un « phonographe »). Je n'ai jamais autant dansé que cette nuit là, et je n'en pouvais plus, étant la seule femme parmi tous ces hommes. La nuit m'a semblé longue et j'étais bien plus fatiguée que par n'importe quel travail utilitaire particulièrement éreintant.

Il me revient, aussi, en mémoire une anecdote qui m'avait amusée, mais qui n'intéressera probablement personne maintenant ; les gens rencontrés étant alors connus (surtout l'un d'entre eux) mais dont les jeunes de maintenant n'ont, sans doute, jamais entendu parler.

C'était à l'heure de la sieste, je me reposais dans ma chambre, lorsque, tout à coup je suis réveillée par mon mari, qui me dit : « Viens vite.... Il faut offrir des rafraîchissements à des visiteurs qui viennent d'arriver inopinément ; il y a le commandant de Castres, le capitaine Joyau et le chevalier d'Orgeix qui traversent Phung-Hiep, pour se rendre au Cambodge, invités par le roi Norodom Sihanouk, pour une chasse à l'éléphant. Dépêches-toi car ils doivent s'arrêter ici peu de temps ». J'avoue que je suis restée un peu abasourdie, ne connaissant aucun de ces personnages. Je suis venue tout de même et j'ai passé avec eux et mon mari, un bon moment ; puis ils sont repartis.

Après leur départ, mon mari m'a expliqué que le Chevalier d'Orgeix (Jean Paqui dans le monde du cinéma) était surtout connu pour ses safaris. Il passait son temps à l'étranger pour chasser tous les animaux sauvages de la planète et on parlait, paraît-il beaucoup, de ses exploits dans le monde (ce que j'ignorais totalement). Quant au commandant de Castres, c'est lui qui (beaucoup plus tard alors général), a connu la défaite de Dien bien phû, mais lors de son passage à Phung-Hiep, il n'était connu que pour sa grande amitié avec d'Orgeix.

Lors de mon séjour en poste, il m'est arrivé de partir au moins deux fois pour Cantho, lorsque la route a été moins dangereuse, après l'élagage effectué des deux côtés et surveillée par des tours de garde, où des sous-officiers étaient placés à tour de rôle pour surveiller les éventuels déplacements du Vietminh (tours placées tous les 500 mètres environ). Mes absences étaient nécessaires

lorsqu'on annonçait le passage du général ou autre personnalité à Phung-Hiep. J'étais alors invitée à passer quelques jours chez le colonel de mon mari ; dont je connaissais l'épouse. Je reprenais ainsi contact avec une vie un peu plus civilisée et j'étais fort bien reçue. Mais la vie en poste, à part quelques désagréments, n'était (après tout) pas si mal que cela.

Comme je devais parfois prendre certaines initiatives, en l'absence des officiers, on m'appelait « le troisième lieutenant de la compagnie ». Sur les enveloppes que je recevais lors des invitations à déjeuner chez les chinois ou les vietnamiens, il y avait toujours :

« Madame le lieutenant Mosnier »

A propos d'initiative, très souvent, lorsque les officiers étaient en opération, je voyais arriver les différents personnages qui étaient autorisés à pénétrer dans le poste, la nuit, en cas de nécessité. Car on ne pouvait y entrer ou en sortir sans autorisation, qu'en plein jour.

La nuit le poste était fermé et une sentinelle ne permettait le passage que si l'on avait un mot de passe, qui changeait chaque jour.

Donc, lorsque ceux qui étaient autorisés à connaître ce dit mot, venaient le demander le soir avant le retour des officiers qui, eux, auraient dû habituellement le donner, je le faisais à leur place (avec leur accord bien sûr). En général, comme cela changeait tous les jours, j'allais consulter une carte de la région qui était pendue au mur et je choisissais le nom d'un patelin quelconque. Ce n'était pas très difficile. Tout cela étant dit (bien qu'ayant aimé vivre cette expérience qui n'a certainement pas été donnée à beaucoup de femmes d'officiers, puisque j'étais là, clandestinement, mais quand même avec l'accord du colonel) je n'ai pas été fâchée, au bout de six mois, environ, de passer le reste de mon séjour en Extrême-Orient, à Saïgon, où mon mari fût alors muté et où, bien sûr, j'ai pu le suivre plus facilement qu'en poste.

Mon grand regret a été de laisser, en France, à leurs grands-parents, nos 2 aînés, tout petits, car mon absence a été bien longue, et malgré les soins attentifs et toute la tendresse qui leur ont été prodigués, l'absence prolongée d'une maman laisse toujours des traces, plus ou moins indélébiles.

Ai-je eu tort, ai-je eu raison ?!! Dieu seul le sait....

Port n° de l'édifice est la
suivant : 47. 57 28 91

J'apprends avec peine la disparition soudaine
de votre gare dont j'ai conservé le souvenir
comme lieutenant de ce poste et à la Route
Cantho à douzang, où vos luttes acharnées ont été
si dures et si longues de vous à disputer au Japonais
vos propres contrées. Veuillez accepter, Madame,
l'assurance de ma sympathie affective, en vos
avant combats, et de vos propres affections
la fidélité de votre amitié, depuis tant d'années écoulées.

Je vous prie de ma respectueuse amitié en
vous adressant de chaleureux vœux pour la réussite
de vos conditions et de vos projets.

H. Rodin

EXTRAITS DE LETTRES DE L'ANCIEN COLONEL DE NON MARI

sympathie dans votre dernière
vous m'avez écrit par votre
et je me rappelle
les moments passés ensemble
en Indochine et, en France
- lui, ce matin-ci, attendant
je me suis fait grande avec lui
sépulture dans son petit
poste de douzang, il vous avait
amé à Cantho, ce grand
m'aurait donné le grand
plaisir de vous avoir avec
vous non - Plus tard, les
affections et de vous
de non mari et de son épouse (à l'occasion du
pièces de non mari 27 ans
plus tard)

Lors de mon séjour à Saïgon, où mon mari était affecté à la « Sécurité Militaire », j'ai vécu une vie beaucoup plus calme qu'en poste... Peu de choses à raconter... Nous vivions dans une villa, ayant pour voisins : 2 ménages et amis, avec lesquels nous avons passé de bons moments.

Chez les uns : un médecin militaire et son épouse, nous passions une partie de nos soirées : jeux de cartes ou ping-pong en doubles. Ils avaient avec eux deux filles, très jeunes, mais souvent malades, car elles supportaient mal le climat tropical de ce pays.

Nous avions, à notre service, une boyesse prénommée « Ti-Bah- », qui faisait le ménage, la lessive et préparait nos repas, lorsque nous n'allions pas au mess des officiers (ce qui nous arrivait tout de même assez souvent, car cela nous permettait de déjeuner avec d'autres familles et d'avoir des contacts autres que ceux d'avec nos voisins immédiats).

Notre villa (comme toutes les maisons de Saïgon) n'avait pas de fenêtres, mais seulement des volets persiennes et des barreaux, car la chaleur permanente des tropiques était la même : hiver comme été ; donc inutile d'avoir un isolement contre le froid.... L'inconvénient, c'était que n'importe quelle petite bête ou insecte pouvait s'introduire comme il voulait à l'intérieur : j'ai vu un jour un petit scorpion sur le mur du couloir et une autre fois, une énorme araignée velue, juste au-dessus de notre lit.. N'ayant rien pour les détruire et la boyesse étant alors absente, je crois me souvenir avoir fui la maison plutôt que de les affronter, et je ne parle pas des moustiques, en nombre, et même des gros cafards. Ces derniers sortaient la nuit, et il valait mieux lorsqu'on se levait le matin (sortant de la moustiquaire) secouer nos pantoufles avant de les mettre, car les cafards aimaient particulièrement s'y réfugier.

Par contre, se baladaient sur les murs et les plafonds des petits lézards transparents appelés « margouillats ». Ils n'étaient ni méchants, ni répugnants. Il se laissaient tomber parfois.... L'essentiel était qu'on ne les reçoive pas dans son assiette, lors des repas. La nuit, nous dormions bercés par le cri des crapauds buffles.

Lorsque mon mari s'absentait pour son travail durant plusieurs jours, un sous-officier de son service venait coucher à la maison, car il y avait quelques risques, la nuit ; et mon mari préférait ne pas me laisser seule. Il dormait sur un lit d'appoint dans le couloir (nous n'avions qu'une seule chambre et un séjour)... Un soir, en arrivant le sous-officier me dit timidement « j'ai l'impression que le matelas s'aplatit de plus en plus ».

Je regarde alors (ce que je ne faisais jamais, la boyesse s'occupant des lits) et en effet, il ne restait pratiquement plus que très peu de « kapok » à l'intérieur. C'est cette matière qu'on employait là-bas pour les matelas alors que chez nous, c'était alors le crin et la laine brute. Tout simplement la boyesse, peu à peu, volait le kapok (sorte de coton) pour se l'approprier.

Il m'est arrivé, un jour de prendre un cyclo-pousse pour aller jusqu'à Cholon (la ville chinoise) tout près de Saïgon. J'aurais dû prendre la route habituelle, que nous avions déjà prise plusieurs fois. Mais, ce jour là, j'ai voulu, pour aller plus vite, prendre un raccourci, dont on m'avait parlé (j'avais un peu de retard et voulais arriver à temps chez une jeune femme d'officier qui m'attendait à une heure précise... J'ai fait la route, sans incident, en indiquant du bras, le chemin à suivre ;

mon cyclo-pousse suivant le parcours que je lui signalais, et au retour, le même trajet. Lorsque le soir, j'ai raconté cela à mon mari, je l'ai vu blêmir et il m'a dit que j'avais été fort imprudente. Ce trajet étant réputé dangereux. Il faut croire qu'il y a de la chance pour les innocents.

Nous avons été invités, un peu plus tard, à dîner à Cholon, par le riziculteur que nous avions connu lors de notre séjour en poste. Ce fût, dans le meilleur restaurant, un excellent repas, agrémenté du chant d'une chinoise à la voix un peu grinçante qui s'accompagnait d'une sorte d'instrument à cordes (ce n'était pas très mélodieux pour une oreille occidentale) mais avait dû coûter très cher à notre hôte, puisqu'elle n'était là rien que pour nous, dans une salle individuelle. Nous étions allés, ce soir là, à Cholon, non pas en cyclo-pousse, mais en jeep, et par la route la plus sûre.

Nous avons eu, un jour, une soirée dansante au mess des officiers, présidée par « BAO-DAÏ », alors chef d'état vietnamien, après avoir été empereur d'Anam. C'était une soirée très élégante, mais pas très décontractée. Nous sommes allés plusieurs fois au théâtre, situé en plein centre ville, au bout du Boulevard Charner que croisait la rue Catinat.

Nous avons pu également passer quelques jours au Cambodge, allant, en avion (un DC3) jusqu'à Phnom-Penh et ensuite jusqu'à Siem-Reap, petite ville non loin d'Angkor où nous avons visité Angkor-Vat, le plus grand des temples Khmers et d'autres sites, dont la terrasse du Roi-Lépreux et Angkor-Thom avec le temple du Bayon.

A Phnom-Penh, nous avons visité la Pagode d'Argent appelée ainsi, car entièrement dallée de ce précieux métal, et où il faut se déchausser pour y pénétrer.

Le retour en France sur le paquebot « Athos 2 » a eu lieu en février 1950. Le voyage a duré 28 jours avec une escale à Colombo, une autre à Djibouti et une à Port-Saïd.

Environ deux semaines avant Noël 1949, je suis entrée à l'hôpital « Graal » de Saïgon, pour une menace de fausse-couche. J'ai partagé une chambre avec un jeune vietnamien de 7 ou 8 ans, gravement brûlé. Sa mère ne le quittait pas et son père m'apportait fort gentiment des revues genre « nous deux » ce qui n'était pas ma tasse de thé, mais c'était une gentille attention. Le soir, la grand-mère de l'enfant venait avec une natte sous le bras, et passait la nuit au pied du lit de son petit-fils. Ambiance plus que familiale!!! Après le départ du petit brûlé, j'ai eu, comme voisine de chambre, une « AFAT » (je ne sais pas trop ce que signifie ce sigle). Elle s'était fait avorter volontairement, ayant perdu son compagnon, et le médecin l'a grondée vertement. Elle était là pour une infection importante, à la suite de cette intervention dans des conditions désastreuses.

J'étais seule ensuite dans cette chambre.

Le Capitaine, chef direct de mon mari, venait me voir parfois et m'apportait des chocolats, connaissant ma gourmandise. Il est même venu un jour avec une caméra et m'a projeté sur le mur blanc de ma chambre, pour me distraire, un petit film, tourné dans les bureaux de la Sécurité Militaire, avec tout le personnel de ce service. C'était vraiment gentil.

Le plus marquant de cette période a été le moment (cela est un peu délicat à écrire, mais je le fais à la demande de certains de mes enfants) où le bébé (malgré tous les soins prodigués) est venu au monde, mort, bien sûr ; il n'avait que 4 mois. Je le raconte tout de même, car, malgré la tristesse, il y a souvent des moments qu'on pourrait qualifier de cocasses!!!

J'avais quelques signes avant-coureurs, et je sentais que l'issue était proche. Le personnel infirmier étant plus que limité, je m'étais installée de moi-même, dans mon lit, aussi bien que possible, sous mon drap et j'attendais l'inévitable. Arrive juste à ce moment là, la femme du commandant de mon mari qui venait tout simplement me faire une visite. Je l'ai reçue ainsi essayant de sourire et, sans lui dire où j'en étais. Cette visite s'est déroulée très normalement.

Elle ne s'est doutée de rien !!!

Elle est restée un bon moment, parlant de chose et d'autre. Après son départ, j'ai sonné pour appeler une infirmière, mais, la sonnette étant en panne, personne n'est venu avant l'issue fatale! Je n'ai plus eu qu'à attendre, seule avec ma tristesse.

à 7 h 30, on attend à Delhi - Petit déjeuner - On attend dans un grand hall avec un cinéma, le départ - Il pleut à torrents - Les indigènes sont très fous et de costumes très variés - On repart à 9 h 10 - On survole le Gange avec une boue, la vallée est inondée -

Chaleur lourde et humide - On peut littéralement - Il y a à l'hôtel, une large - On entend claquer, de note adouci, en essayant de trouver le bonnet. On repart vers 2 h de l'hôtel, après un bon petit déjeuner - la nuit est chaude et très très humide - Des cars nous ramènent au camp d'aviation

On traverse la tropique du Cancer - A 4 h nous arrivons à Calcutta (Température pas correcte, très chaud et humide) - On arrive - Nous descendons à l'aéroport, serons par des indigènes en costume local et gants blancs - Nous nous embarquons ensuite dans des cars pour nous

Devant de nous - Envol à 4 heures - Orage local - Plus le jour se lève - On aperçoit une mer bleue et calme - Il y a quelques images - On arrive au - devant de la Birmanie - On survole l'Iraouadi aux bras immenses - bleus et lumineux à son delta - Il y a de nombreux rizières - la

Transport jusqu'au "Grand Hôtel" au milieu de la ville - Nous traversons des quartiers très différents et très "couleur locale" - Les femmes sont jolies - On voit des hommes couchés par terre, de petites boutiques sales et foieilles, une multitude de poutres - Des voitures

Temps est assez clair - Les couleurs sont variées - On aperçoit des forêts d'arbres immenses - On survole la Siama - On arrive à 7 h à Bangkok - On se rend à 12 h - Déjeuner à l'aéroport - On survole le Cambodge - On aperçoit rapidement Angkor - Arrivons à Saigon à 16 h 30 -

Traversons Kar - Petits buffles - voit aussi des troupeaux, arbres superbes - végétation verte et abondante - On arrive au centre de la "Grand Hôtel" - Impression de nous chasser avec des chiens - Bain

Le monde est grand - Le monde est grand - Le monde est grand - Le monde est grand - Le monde est grand -

21 sept. 1948

1

16 h 30 Départ de Paris (Orly)
D'abord mer le message
On aperçoit le canal
de Bourgogne, puis
le Rhin. On survole
le Jura, puis le lac
de Genève - Soleil
superbe -
On atterrit à Genève
après une pénible des-
cente avec un doublement

mal d'oreilles et une
évanouie surdité des
probablement au
changement de pression
On descend à la douane
On repart à 18 heures
(H+ local)
Superbe coucher de
soleil -
20 h 30 On se dirige
vers un dyptéran
arrivé: Macedonia de li-
gures avec comp. minores
Pâte en croûte

oreilles - Arrivée à
7 h à Athènes: Café
au lait -
Départ à 16 h -
On survole les Cy-
clades - Rhodes -
On aperçoit la côte
de Turquie -
A 12 h, 30 on voit
Chypre - On y
atterrit à 13 h -
On nous transporte
en taxis jusqu'à
Micosia - L'hôtel

Pâté de foie - 3
Branches de saut. froid
Cortellette - Rouen -
Vain: Bordeaux rouge
Légèrement mal au
cœur, mais sans danger
comp. mineure après dîner -
Campus calme -
A peine quelques rares
secousses (probablement
à cause d'air) -
Descente pénible, mal
d'oreilles et très mal
au cœur - Arrivée à
Rouen à 23 h 30 -

Café au lait - 4
Départ à 16 heures
(note à l'annexe à
l'air)
Vaguerment somnolent
A 6 h. on survole
une barrière mal
marquée brillamment
On vole à 3.000 -
aperçoit le golfe de Cor-
in traverse une région
extrêmement désolée
et montagneuse -
Descente pénible
mal au cœur et au

on survole
l'Euphrate -
A 11 h 30 on atterrit
à Bassora (45°)
On décampe (1er
bon repas) et on repart
à 13 heures -
On survole le golfe
d'Oman -
A 18 h. on arrive à
Sharjah après une des-
cente très rapide. Hor-
rible mal d'oreilles -

est bien, et la nuit
est très excellente -
Sieste - Bain -
A 14 h. le soleil, on
nous réveille -
Petit déjeuner anglais
: Causse, l'ancien frère
The - l'ancien con-
figure et l'ancien -
Départ à 6 h 30 -
Campus clair
On aperçoit Beirut
puis Damas
On traverse le désert
du Liban, et à 11 h

En repart à 18 h 30
(chaleur horrible)
humide) -
Arrivée à Karacoli à
Oh 30 - Copie
Rhy. Torage dans l'air
à 12 h à Terre -
On repart à 3 heures
On dort un peu
Vers 7 h. le jour
lève.
On survole une T
désolée, puis
plus fertile -

T.A.I.
23, rue de la Paix
PARIS 2°

HB/JB
10/9/48

Tél. OPERA 53-62
Réservation passagers:

OPERA 19-69

HORAIRE PARIS/SAIGON du 21-9-48

Rendez-vous des passagers à la T.A.I. - 23, rue de la Paix
à : 16 Heures locales

			<u>Heures locales</u>
1ère journée	départ	ORLY	18.30
	arrivée	ROME	22.50
2ème journée	départ	ROME	00.20
	arrivée	ATHENES	05.10
	départ	"	06.40
	arrivée	NICOSIA (Chypre)	11.
		<u>Escale à NICOSIA</u>	
3ème journée	départ	NICOSIA	06.00
	arrivée	BASSORAH (Irak)	11.20
	départ	"	12.50
	arrivée	SHARJAH (Oman)	17.20
	départ	"	18.50
4ème journée	arrivée	à KARACHI (Indes)	00.30
	départ	"	02.30
	arrivée	DELHI (Indes)	06.20
	départ	"	07.50
	arrivée	CALCUTTA (Indes)	12.30
		<u>Escale à CALCUTTA</u>	
5ème journée	départ	CALCUTTA	03.30
	arrivée	BANGKOK (Thaïland)	10.40
	départ	"	12.10
	arrivée	SAIGON	16.00